

COVER

## Encyclopédie berbère

28-29 | 2008

28-29 | Kirtēsii – Lutte

---

### Koceila

(Kusayla, Kasîla)

Y. Modéran

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/101>

DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.101](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.101)

ISSN : 2262-7197

#### Éditeur

Peeters Publishers

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

Pagination : 4255-4264

ISBN : 2-7449-0707-4

ISSN : 1015-7344

#### Référence électronique

Y. Modéran, « Koceila », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 28-29 | 2008, document K64a, mis en ligne le 01 juin 2013, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/101> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.101>

---

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© Tous droits réservés

---

# Koceila

(Kusayla, Kasîla)

Y. Modéran

---

- 1 L'origine, l'identité et l'action de ce personnage majeur de l'histoire de la résistance berbère face à la conquête arabe dans les années 670-680 ont fait l'objet de multiples controverses. On a situé son territoire initial tantôt dans l'Aurès, tantôt en Maurétanie Césarienne, et même récemment au Maroc septentrional ou central. Certains ont vu en lui un notable romain ou berbéro-romain dont l'histoire fut déformée par les Arabes ; d'autres l'ont reconnu, au contraire, comme le chef d'une résistance purement berbère, « dans la lignée de celle de Massinissa et de Jugurtha ». Tout ou presque prêté à discussion dans sa carrière, avant tout en raison de difficiles problèmes heuristiques : il n'est explicitement évoqué que par les auteurs arabes, et dans des textes au minimum postérieurs de deux siècles aux événements, rédigés à une époque où les légendes déformaient déjà fortement tous les souvenirs de la marche de l'islam vers l'ouest.

## Maure ou Romain ?

- 2 Son nom a d'abord suscité les hypothèses les plus diverses. Les auteurs arabes l'ont transcrit de différentes manières, ce qui a conduit les historiens modernes aussi aux lectures les plus variées : Koceila, Kusayla, ou Kasila. C.-E. Dufourcq avait proposé naguère de retrouver derrière ce nom une déformation du gentilice latin *Caecilius*, très répandu en Afrique, et notamment à Volubilis. L'hypothèse a été souvent reprise, notamment par G. Camps (1984), qui estimait que le nom Koceila n'était, dans tous les cas, pas berbère. Pourtant, on retrouve dans cet anthroponyme une structure consonantique KSL parfaitement admissible en libyque et en berbère<sup>1</sup>. Des noms proches sont d'ailleurs attestés dans l'histoire berbère antique : on connaît ainsi une inscription de Thuburbo Maius (ILT 732) qui mentionne un individu nommé Cuzolé ; et on ne peut s'empêcher non plus d'évoquer ici Cusina, chef suprême des Maures de Numidie à partir de 548. L'hypothèse de Dufourcq est donc fragile.
- 3 Mais elle s'est surtout révélée dangereuse par ses conséquences, puisque certains historiens, après lui, ont voulu voir simplement en Koceila un Romain d'Afrique. Or, le

contexte même dans lequel les auteurs arabes rapportent l'aventure du héros ne permet guère d'envisager cette hypothèse. Dès leur arrivée, en effet, les conquérants distinguèrent nettement trois communautés au sein de la population africaine : les *Rûm*, soit les Byzantins, soldats et fonctionnaires grecs de l'empereur ; les *Afâriq*, c'est-à-dire les Africains (*Afri* ou *Africi*) latinisés et romanisés ; et les « Berbères », nom qu'ils donnèrent à ceux que les deux premiers groupes appelaient *Barbari* ou *Mauri*. Cette division était ancienne et antérieure à la conquête, puisqu'elle se retrouve en fait au VI<sup>e</sup> siècle chez le Grec Procope, qui séparait *Romains*, *Libyens*, et *Maures*, et chez le Latin Corippus, pour qui s'opposèrent dans les années 530-550, *Romani*, *Afri*, et *Mauri*. Il n'y a donc pas à mettre en cause sa réalité, ni à supposer derrière sa présence dans les textes arabes l'effet d'une déformation tardive des traditions originelles sur la conquête. Or, ces textes, dès le IX<sup>e</sup> siècle, donnent Koceila comme un *Berbère* et jamais comme un *Afâriq*. Il se peut, certes, que le personnage ait été un Berbère à nom romain, comme l'avait été jadis Firmus, issu d'une famille où certains enfants pouvaient porter en même temps un nom purement indigène, tel Gildon. Mais il paraît difficile de lui donner une identité purement romaine : c'était manifestement aux yeux des contemporains un Maure, ce qui, on le verra plus loin, n'impliquait d'ailleurs nullement qu'il ne pouvait être romanisé.

## Numide ou Maurétanien ?

- 4 Son anthroponyme a cependant beaucoup moins passionné les historiens que la localisation de sa famille et de ses hommes. Deux thèses s'opposent ici, essentiellement en fonction de la valeur accordée ou non au témoignage d'Ibn Khaldûn. Selon cet historien du XIV<sup>e</sup> siècle, au temps où Abû-l-Muhâdjir devint gouverneur de la nouvelle province arabe d'Ifrîqiyya (675 ?), Koceila dirigeait la tribu des Awraba, elle-même alors à la tête de la très vaste confédération des Baranis *qui détenaient la suprématie sur les Berbères*. D'abord chrétien, Koceila s'était converti *au début de la conquête*, mais il renia sa foi à l'arrivée d'Abû-l-Muhâdjir, en entraînant tous les Baranis. L'historien ajoute alors : *Abû-l-Muhâdjir vint les attaquer jusqu'à Tlemcen et les défit*, ce qui entraîna un retour des Berbères à l'Islam. Puis vint le nouveau gouverneur °Uqba ibn Nâfi° qui, méprisant le ralliement de Koceila, l'emmena avec lui dans une grande expédition vers l'ouest, en le maltraitant. Au retour, Koceila se révolta, tua °Uqba (683 ?), puis gouverna durant cinq années l'Ifrîqiyya, avant d'être vaincu et de disparaître près de Kairouan (688 ?). La mention dans ce récit de Tlemcen (qui figure aussi chez un autre auteur du XIV<sup>e</sup> siècle, Ibn Idhârî), et surtout l'évocation des Awraba (ou Awarba), célèbres à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle pour avoir soutenu Idris I<sup>er</sup> dans sa conquête du Maroc, ont surtout retenu l'attention de plusieurs historiens récents (G. Camps avec prudence, A. Siraj, M. Lenoir, et A. Bouzid de manière plus radicale), et les ont conduits à affirmer que Koceila était originaire de l'ancienne Maurétanie Tingitane. Du Maroc, tous avancent qu'il aurait ensuite réussi à construire, dans les années 680, un immense royaume s'étendant jusqu'à Kairouan et Gabès.
- 5 La très grande majorité des autres sources arabes, souvent bien antérieures à Ibn Khaldûn, donnent cependant une tout autre image des débuts du chef berbère. N'évoquant pas les Baranis ni même les Awraba, elles font apparaître Koceila bien plus à l'est, en Byzacène ou en Numidie, et situent à proximité du pays byzantin toute son action. Ainsi Ibn °Abd al-Hakam, mort en 871 : dans son récit principal, le

gouvernement de Abû-l-Muhâdjir semble clairement limité à la seule Ifrîqiyya, et Koceila, cité pour la première fois vers 683, à Tahûda (antique Thabudeos), au sud de l'Aurès, est donné comme le chef d'une armée de Byzantins et de Berbères, qui piégea dans ce secteur °Uqba, de retour d'un long raid vers le Maroc, et lui infligea une déroute fatale. Koceila prit ensuite Kairouan, avant d'être vaincu plus tard dans la même région par un autre général arabe, Zuhayr ibn Kays. Au XI<sup>e</sup> siècle, Al-Mâlikî, qui a l'originalité fort précieuse de juxtaposer les traditions parfois les plus contradictoires sans prendre parti, avance de quelques années l'émergence de Koceila : dans le principal et le plus long de ses récits, il apparaît, au milieu ou à la fin des années 670, comme un des chefs des Berbères d'Ifrîqiyya qui pactisèrent avec Abû-l-Muhâdjir installé dans la nouvelle Kairouan. Plus tard celui-ci entreprit un raid vers l'ouest (le « Maghreb », ici bien distingué de l'Ifrîqiyya), auquel Koceila ne fut pas mêlé ; en revanche, quelques années encore après, le même Koceila réapparut dans la région de Thabudeos/Tahûda, à la tête d'une coalition de Berbères et de Byzantins manifestement issue de l'Ifrîqiyya, qui défit le successeur d'Abû-l-Muhâdjir, °Uqba ibn Nâfi°. Cette tradition fut plusieurs fois reprise ensuite, notamment par deux des historiens les plus prolixes de la conquête, le Syrien Ibn al-Athîr au XIII<sup>e</sup> siècle et l'Égyptien Al-Nuwayrî au début du XIV<sup>e</sup> siècle, qui ajoutèrent alors de nouveaux détails : Koceila aurait été, depuis Kairouan, contraint, tel un otage, à suivre dans ses pérégrinations °Uqba, qui l'aurait constamment humilié avant de subir sa trahison et sa vengeance à Tahûda.

- 6 Ce dossier est donc d'une extrême complexité. L'historiographie moderne l'a traité trop souvent en fonction d'a priori qui conduisaient à retenir une source plutôt qu'une autre, sans vouloir s'attacher au problème des contradictions entre les textes et au mécanisme de constitution des traditions. Or les recherches récentes sur la manière de travailler des historiens arabes et en particulier d'Ibn Khaldûn, et la prise en considération du rôle des confusions paléographiques dans la genèse de certaines localisations données par les sources tardives, ont montré combien cette démarche s'avérait indéfendable. Tous les textes doivent être lus, comparés, et soumis à une même critique, et leur interprétation ne peut être entreprise qu'à la lumière du contexte historique et des réalités connues de l'époque qu'elles évoquent. Dans cette perspective, une fois réuni, le corpus des sources relatives à Koceila conduit nécessairement à souligner la fragilité de la thèse maurétanienne. Même si on accepte, à partir d'Al Mâlikî, l'émergence précoce du personnage, qui diffère déjà beaucoup par ses aspects légendaires du récit des auteurs du IX<sup>e</sup> siècle, celle-ci pose en effet un problème majeur : à ce moment, dans les années 670, avant l'éventuel raid d'Abû-l-Muhâdjir et en tout cas avant la fameuse expédition de °Uqba vers l'ouest, l'autorité arabe ne s'étendait encore au mieux que sur la partie orientale de l'Afrique, et même vraisemblablement seulement sur la seule Byzacène. Al-Mâlikî distingue d'ailleurs bien l'Ifrîqiyya, qui correspond aux provinces byzantines orientales, et le Maghreb encore inconnu. Si Abû-l-Muhâdjir a traité alors avec Koceila et, mieux, si celui-ci a été amené à se convertir, c'est donc logiquement qu'il habitait alors ces régions orientales ou qu'il vivait en tout cas dans leur voisinage proche. Mais, plus généralement, la thèse d'un Koceila maurétanien se heurte à deux obstacles majeurs. La première tient à l'histoire même de l'avancée des Arabes entre 643 et 682/683, et à la situation de l'Afrique à la fin de cette période. La fondation d'un établissement permanent en Byzacène ne remontait en effet qu'au début des années 670, et la Proconsulaire byzantine était encore intacte en 683. D'autre part, le sud de la Numidie, dont l'Aurès, était depuis près de deux siècles le siège d'une importante principauté maure, liée par traité à l'Empire. Toute expédition

armée vers l'ouest à ce moment représentait donc un double risque stratégique, celui d'une attaque byzantine sur Kairouan et d'un soulèvement des Maures de l'Aurès. Il est invraisemblable qu'Abû-l-Mujhâdjir ait voulu tenter quoi que ce soit vers l'occident sans avoir pris des précautions face à ces deux risques, et notamment face au second, puisqu'il allait devoir inévitablement passer par la Numidie. Un accord avec les Maures de l'Aurès, ou une expédition contre ceux-ci était nécessaire. Or les textes qui évoquent un premier contact entre le général et Koceila à Tlemcen ou Tanger ne disent, curieusement, pas un mot de ces Berbères. À l'inverse, et c'est ce qui devrait conduire sans hésitation à lui accorder, dans tous les cas, la préférence, le premier récit d'Al-Mâlikî est le seul à signaler, sans s'y attarder, qu'Abû-l-Muhâdjir ne partit vers l'ouest qu'après avoir conclu un accord avec les *Rûm d'Ifrîqiyya* et une paix avec les *Berbères d'Ifrîqiyya* conduits par Koceila. Ce schéma est le seul en accord avec les données stratégiques du moment, et il rend aussi ensuite parfaitement logique l'histoire, plus ou moins enjolivée selon les auteurs, de l'expédition de 'Uqba. Celui-ci s'élança vers la Maurétanie sans craindre les Maures de l'Aurès, puisqu'un accord existait avec leur chef. On comprend aussi pourquoi, dédaignant le massif qu'il croyait sans danger désormais, il voulut, au retour, prendre la mesure de l'importance des forteresses du piémont sud : l'ennemi assuré, avec lequel tôt ou tard la rupture serait inévitable, restait le *Rûm*. Surtout, sa fin s'explique clairement. Si nombre de récits signalent en effet qu'il maltraita Koceila à son arrivée, sans que celui-ci se rebelle encore, tous affirment qu'il périt à son retour dans un guet-apens tendu par le Berbère à Tahûda, au pied de l'Aurès : il y eut à ce moment rupture de l'accord conclu auparavant avec les tribus du massif, avec les conséquences stratégiques inévitables que cela impliquait. Cette prise en considération du contexte géopolitique précis de l'Afrique dans les années 670-680 conduirait donc à rejeter les traditions, peu nombreuses et assez tardives, situant Koceila en Maurétanie.

- 7 Reste cependant le problème des Awraba du Maroc. En fait, les données n'en sont pas très différentes. D'une part, en effet, si le groupe est tôt connu des géographes, aucun ne songe à son propos à évoquer Koceila. Au milieu du IX<sup>e</sup> siècle, Ibn Khurdâdhbah le nomme ainsi brièvement dans une liste ethnonymique, après les Masmûda de l'Atlas et les Ghumâra du Rif, ce qui suggère une localisation au Maroc. Après lui, le nom revient assez souvent chez les autres géographes, avec les localisations les plus diverses : Al-Ya'qûbî ne signale des Awraba que près de Nikawus, l'antique Nicivibus et la moderne Ngaous, immédiatement au nord-ouest de l'Aurès ; Ibn Hawqal, au X<sup>e</sup> siècle, les passe sous silence ; Al-Bakrî en connaît près d'Hippone, dans le Rif, près de Fès, et il mentionne une « rivière des Awraba » dans la campagne de Tanger ; quant à Al-Idrîsî, au XII<sup>e</sup> siècle, il n'en fait état que dans l'Ouarsenis. Aucun de ces auteurs n'établit de liens entre ces Awraba et le pourtant fameux Koceila. Les premiers historiens, de leur côté, sont tout aussi silencieux sur leurs liens avec Koceila. Ibn 'Abd al-Hakam et Al-Balâdhûrî semblent n'avoir jamais entendu parler d'eux dans les événements du VII<sup>e</sup> siècle. Quant à Khalîfa ibn Khayyât, il les mentionne bien une fois, mais c'est vers 700, à propos, semble-t-il, de la fameuse et mystérieuse expédition de Mûsâ ibn Nusayr contre Sakûmâ, au Maroc. Après cela, au X<sup>e</sup> siècle, les *Akhbâr Madjmû'a fî fathi-l-Andalus* présentent une variante originale de cette tradition, qui pourrait bien déjà refléter un transfert, puisque selon ce texte, c'est 'Uqba, arrivé dans la région de Tanger, qui aurait rencontré « la tribu (*qabila*) berbère appelée *Awraba* ». Koceila reste encore absent de ce récit, appelé à demeurer isolé, mais on voit bien que dès cette époque, un glissement chronologique commençait à s'opérer, d'où émergèrent ensuite deux traditions

établissant un lien, encore ténu, entre le chef maure et les Awraba. D'une part, et le mouvement commence avec Ibn al-Raḡiq et Al-Mâlikî, Koceila, sans que les Awraba soient évoqués spécifiquement, est désormais parfois appelé Koceila al-Awrabî, et non plus comme auparavant Koceila ibn Lemez m ou Lemzem. Et d'autre part, à partir d'Ibn ʿIdhârî, les séquelles de sa révolte sont mises à contribution, par un ajout au récit de Khalîfa ibn Khayyât sur les campagnes de Mûsâ ibn Nusayr : après avoir vaincu les Awraba à Sakûmâ, le général aurait capturé des enfants de Koceila, réfugiés chez eux. Et dès lors, en fait, les récits s'entrecroisent : Koceila devient chez Al-Nuwayrî *Koceila ibn Lemez m al-Awrabi*, tandis qu'Ibn ʿIdhârî utilise alternativement l'une ou l'autre forme, tout en affirmant plus loin que Mûsâ fit campagne en Espagne avec les fils de Koceila à ses côtés. Toutes les fondations qui devaient supporter le récit d'Ibn Khaldûn étaient ainsi manifestement en place au XIV<sup>e</sup> siècle.

- 8 Si on laisse celui-ci de côté, et si on tient compte de ce qui a été dit plus haut sur les difficultés de situer Koceila en Maurétanie, le dossier se prête principalement à trois hypothèses. Si on admet qu'en l'appelant, le premier, Koceila *l'Awrabî*, Al-Mâlikî se soit appuyé sur une tradition qui remonterait effectivement à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, et que ces Awraba soient identiques à ceux connus au Maroc à partir de l'avènement d'Idrîs I<sup>er</sup> à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, on devrait supposer une histoire en trois temps : l'existence d'une tribu Awraba en Numidie au VII<sup>e</sup> siècle, sa fuite face aux Arabes après la mort de Koceila, et ensuite sa croissance rapide et son succès foudroyant au Maroc, pour qu'elle y devienne à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle un des groupes berbères majeurs. L'une et l'autre condition ne paraissent pas totalement absurdes : Al Ya<sup>c</sup>qubî ne connaît en effet, en 889, d'Awraba que dans la région de Ngaous, au pied de l'Aurès, et comme ce géographe semble avoir retenu de préférence, en évoquant les grandes tribus berbères, leurs localisations les plus traditionnelles, rien n'empêche d'admettre que ces Awraba aient été un résidu de la tribu primitive. Quant à leur succès ultérieur au Maroc, l'histoire de l'expansion des grandes tribus libyennes à partir de la conquête en fournit d'autres exemples : le nom des Hawwâra, inconnu à l'époque byzantine, et qui désignait d'abord un groupe installé en Tripolitaine, fut un siècle après un des plus répandus au Maghreb et en Espagne, associé parfois à des tribus extrêmement puissantes.
- 9 Mais on a vu plus haut que la majorité des sources, et notamment les plus anciennes, ne plaident guère en faveur de ce schéma. Pour respecter le silence absolu des auteurs arabes avant la fin du X<sup>e</sup> siècle, une seconde hypothèse pourrait donc être envisagée, qui avancerait qu'il n'existait au départ aucun lien entre les Awraba et Koceila. Si on considère nos deux textes les plus anciens, cette tribu pouvait, certes, être présente au Maroc central déjà au VII<sup>e</sup> siècle : Khalîfa ibn Khayyât, avant 855, la place au temps de Mûsâ non loin de Fès, ce qui correspond à son rôle aux côtés d'Idrîs, bien attesté à partir de 788, et qui n'est pas contredit par Ibn Khurdhâdhbah qui la nomme entre Masmûda du Haut Atlas et Ghumâra du Rif. Mais, ainsi située, elle était beaucoup trop éloignée de l'Ifrîqiyya pour jouer le rôle que l'historiographie arabe prête à Koceila et à ses hommes à la fin des années 670. Le lien entre ce chef et les Awraba, attesté trois siècles après, résulterait donc d'un processus de confusion progressive entre les traditions, dont Al-Raḡiq donnerait, sous une forme encore extrêmement réduite, le premier témoignage. Cette confusion pourrait avoir eu deux origines : soit un des généraux arabes que Koceila combattit eut aussi plus tard à affronter les Awraba du Maroc, et un rapprochement intempestif fut effectué par un traditionniste peu au fait de la géographie maghrébine ; soit elle serait née d'un fait historique surinterprété, en l'occurrence la fuite des débris de l'armée berbère au Maroc, puisque nombre d'auteurs

affirment qu'après la défaite finale et la mort en Byzacène de Koceila en 688, les survivants de son armée auraient fui vers l'ouest, en étant pourchassés jusqu'à la Moulouya, et que d'autres évoquent un exil identique de la famille du chef maure.

- 10 Mais on ne peut alors exclure une troisième hypothèse, qui se situerait dans une perspective du même ordre, en se fondant sur la théorie des « emblèmes onomastiques » formulée il y a un demi-siècle par J. Berque. On sait en effet qu'à partir du X<sup>e</sup> siècle, les grandes tribus berbères médiévales, en rivalité constante les unes contre les autres, n'ont eu de cesse, notamment au Maroc, de chercher à ennoblir leur passé, en s'inventant des généalogies prestigieuses, et aussi en cherchant à se rattacher à tout prix, d'une manière ou d'une autre, à un héros ou à un épisode héroïque de la conquête. C'est ainsi par exemple qu'il faut expliquer ces généalogies fantaisistes qui apparaissent au IX<sup>e</sup> siècle et qui faisaient des Sanhâdja et des Kutâma des Yéménites. C'est ainsi aussi qu'il faut comprendre les invraisemblables détails sur les multiples détours de ʿUqba dans le Haut Atlas que donne ʿUbayd Allâh au XIV<sup>e</sup> siècle, et qui chacun glorifient une tribu différente. Dans la même logique, on peut donc se demander si le rattachement de Koceila aux Awraba, inconnu de tous les savants arabes avant le X<sup>e</sup> siècle, n'est pas en fait le produit d'une récupération idéologique pure et simple du personnage par les Awraba du Maroc, probablement pour compenser le déclin politique manifeste que connut la tribu après l'aventure idrisside, et en fonction de détails ou de coïncidences qui nous échappent là comme souvent. Peut-être simplement parce que Koceila appartenait à une petite tribu de Numidie appelée Awraba : les doublets sont fréquents en ethnonymie berbère dès l'époque romaine, et le phénomène expliquerait alors la facilité de la récupération. Peut-être aussi comme le disent tous nos textes à partir d'Ibn al-Raḡîq parce qu'il y eut fuite effective de quelques uns des proches de Koceila, ses fils ou ses filles, au Maroc et dans cette tribu ; peut-être enfin aussi en raison d'un de ces rapprochements onomastiques fictifs sur lesquels on n'était guère scrupuleux au Moyen Âge : et on ne peut exclure, en toute hypothèse évidemment, que Kusayla ait eu au départ un surnom évoquant l'Aurès, appelé *Awrâs* ou *Awârîs* par les Arabes, sur lequel les Awraba auraient fondé ensuite leur appropriation du héros. Le fait que les textes les plus anciens le disent fils d'un certain Lemzem ou Lemez m irait dans ce sens, car ce nom pourrait bien être fondé, en fait, sur le toponyme qui désignait à l'origine Lamasba, cité toute proche de l'Aurès, dont le nom passa à celui de la plaine de Belezma voisine. Et cela pourrait aussi expliquer pourquoi Ibn ʿAbd al-Hakam, un des plus anciens de nos auteurs, appelle Koceila « le fils de la Kâhina » : cette parenté pourrait, en fait, refléter une commune origine géographique, puisque la légendaire reine était issue de l'Aurès.
- 11 Comme presque toujours à propos des événements de la conquête du Maghreb, l'historien se trouve, avec ce dossier de sources arabes, face à des données divergentes ou ouvertement contradictoires et qui, autant le dire franchement (ce qui n'a pas toujours été le cas), ne sont pas conciliables. Qui veut privilégier le témoignage d'Ibn Khaldûn, trop souvent seul lu, et se focalise sur les Awraba, retiendra plutôt l'hypothèse d'un Koceila marocain ; qui, à l'inverse, s'attache aux textes les plus anciens et les plus nombreux relatifs au seul personnage de Koceila choisira nécessairement une localisation exactement opposée, et le considérera comme un chef maure de la partie orientale de l'Afrique, voisin immédiat, ou plutôt même habitant de la Numidie byzantine, et peut-être de l'Aurès. Le contexte des événements des années 670-680 et

l'action de Koceila apportent cependant des arguments majeurs en faveur de cette seconde solution.

## Chef des Branès ou prince berbéro-romain ?

- 12 L'action du chef berbère est, on l'a dit, présentée d'une manière tout à fait singulière par Ibn Khaldûn. Dans le texte cité plus haut et dans une notice un peu différente sur la tribu des Awraba, non content de situer son premier contact avec les Arabes à Tlemcen, il affirme en effet que Koceila aurait été, non un chef de tribu ou un notable berbéro-romain, mais rien moins que le roi de la moitié de l'ensemble du peuple berbère, celle qui aurait été appelée Baranis (Branès). Bien qu'aucun autre auteur ne mentionne un pouvoir de ce type, certains historiens modernes ont fondé sur son existence toute leur interprétation de l'action de Koceila. La dichotomie Botr/Branès elle-même est pourtant ignorée de la quasi-totalité des historiens et géographes arabes avant le XIV<sup>e</sup> siècle, et elle n'apparaît avant Ibn Khaldûn que chez Ibn ʿAbd al-Hakam, mais sans aucune signification ethnique claire, et surtout sans jamais être mise en rapport avec Koceila ou la Kahina. Rien ne justifie donc à nouveau qu'on accorde une confiance excessive à un auteur aussi tardif et aussi singulier, surtout lorsqu'on prend conscience que ses sources en la matière semblent bien avoir été les gloses souvent très imaginatives des généalogistes des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles.
- 13 En fait, qu'on le fasse apparaître au temps du gouvernement d'Abû-l-Muhâdjir à Kairouan vers 675 ou à Thabudeos en 683, et qu'on admette ou non son apostasie, Koceila est toujours donné par la quasi-totalité de nos sources comme un chef qui commandait des Berbères et des Byzantins. Al-Bakrî et le *Kitâb al-Istibsâr*, qui en dépend de très près, en font même quasiment un officier byzantin :
- 14 « quand ʿUqba fut arrivé près de Tahûda, l'armée des Rûm se mit en mouvement sous la conduite de Kasîla ibn Lehzem, pendant que les troupes berbères approchaient pour la rejoindre », écrit le premier, tandis que le second va jusqu'à dire que *Kasîla commandait dans cette place [Tahûda] aux troupes provenant de Rûm*. Tous deux, et tous les autres, répètent ensuite qu'après sa victoire, il dirigea une coalition de Rûm et de Berbères : c'est avec cette armée mixte qu'il prit Kairouan, et c'est avec elle aussi, cinq ans plus tard, qu'apprenant l'arrivée d'une nouvelle armée arabe, il se porta sur Mammès, une place forte byzantine de Byzacène bien connue, déjà mentionnée par Procope, où il fut tué. Al-Nuwayrî, comme déjà avant lui Ibn al-Athîr, insiste alors fortement sur le caractère composite du pouvoir de Koceila : il avait avec lui, dit-il, *les chefs des Rûm et des Berbères, leurs nobles et leurs princes*, et tous furent tués. Dans cet épisode comme dans ceux qui précèdent, aucun de nos auteurs n'évoque la moindre dissension entre les uns et les autres, à la différence de ce qu'ils feront ensuite pour le mouvement de la Kahina. Pour toutes les sources arabes, sans exception, Byzantins et Berbères collaborèrent plusieurs années sous l'autorité de Koceila.
- 15 Cette constatation unanime appelle au moins deux commentaires. Le premier est d'ordre politique et institutionnel. À la veille de l'émergence de Koceila, en effet, l'Empire n'avait pas renoncé à l'Afrique. Les Arabes étaient maîtres de la Tripolitaine, et ils venaient de décider de prendre en main la Byzacène en fondant Kairouan, mais les Grecs tenaient encore Carthage et vraisemblablement une bonne partie de la Proconsulaire. Le commandement mixte de Koceila à partir de 683 et son autorité qui apparaît incontestée sur les Byzantins, peuvent dans ces conditions difficilement s'être



organisés sans un accord avec les autorités du Nord, et à travers elles avec l'Empire. De fait, un texte latin laisse clairement entendre la réalité de cet accord : le *Liber Pontificalis*, qui ignore en général l'Afrique à cette époque, indique en effet de manière tout à fait insolite que sous le pontificat de Jean V, *la province d'Afrique fut soumise à l'Empire romain et rétablie (provincia Africa subjugata est Romano imperio atque restaurata)*. Jean V fut pape en 685-686. Or, on ne connaît à ce moment aucune expédition byzantine vers l'ouest qui justifierait une telle affirmation. La source est pourtant italienne ici, c'est-à-dire très proche géographiquement de l'Afrique, et il est difficile de la considérer comme une totale affabulation. Quel événement a pu permettre donc de dire que l'Afrique fut alors restaurée et surtout « soumise à l'Empire romain » vers 685-686 ? Il n'en existe évidemment qu'un : c'est le gouvernement de Koceila, que tous les auteurs arabes, malgré leurs divergences, situent précisément dans ces années, entre 683 et 688. La coïncidence, vraiment extraordinaire, ne peut s'expliquer que d'une manière : Koceila a été reconnu par l'Empire, et son action interprétée comme celle d'un représentant de Byzance.

16 Et ceci conduit alors à un deuxième commentaire. Même si les Maurétanies des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles furent dominées par des royaumes dont la civilisation était plus berbéro-romaine que purement maure, ces régions, perdues par les Vandales dans les deux dernières décennies du V<sup>e</sup> siècle, furent peu affectées par la reconquête byzantine. Même la Maurétanie Sitifienne, presque intégralement reconstituée en 539, se réduisit comme peau de chagrin dès les années 550, tandis que, sauf peut-être au temps de Solomon, la Maurétanie Césarienne byzantine ne couvrit guère que les régions littorales. Dans de telles conditions, comment imaginer qu'un chef des confins algéromarocains, et a fortiori un chef de tribu du Moyen Atlas, issu d'un pays avec lequel aucune relation politique n'est attestée depuis la fin du III<sup>e</sup> siècle, aurait pu se retrouver si facilement et si fermement à la tête des armées byzantines, et obtenir à la fois la reconnaissance impériale et le soutien des populations urbanisées de l'Afrique romaine ? L'hypothèse est très peu vraisemblable. En revanche, et à l'inverse, une localisation orientale dans l'Aurès ou à proximité de ce massif expliquerait très facilement la carrière de Koceila, pourvu qu'on se souvienne de la situation géopolitique particulière de ces régions depuis la reconquête byzantine. Malgré la victoire de Jean Troglita en 548, l'Empire avait finalement, en effet, reconnu, ici comme dans le sud-ouest de la Byzacène, les grandes principautés qui s'y étaient constituées à la fin du V<sup>e</sup> siècle : les chefs maures avaient dû accepter un cantonnement sur un territoire délimité, et ils avaient dû signer un traité reconnaissant la souveraineté impériale, et s'engager à fournir des troupes à la demande. Ce type de situation est bien attesté, à l'époque, par la carrière d'un autre chef maure (en fait un vrai Berbéro-Romain puisque fils d'une Romaine et d'un Maure), Cusina. Établi dans l'Aurès depuis 535, ce chef avait été investi par les Grecs d'un commandement tribal élargi après 539, sur le modèle des phylarques généraux de Syrie, et il avait reçu après 548 le titre *d'exarque des Maures* : c'était ainsi une sorte de superpréfet de tribu pensionné par l'empereur, et défini officiellement comme son représentant. Tout en étant Maure, Cusina, dit Corippus, était reconnu comme un citoyen romain, et dans la grande guerre de 548, il commanda des troupes romaines en même temps que des troupes berbères, avec un titre de *magister militum* dont il était très fier.

17 De manière générale, ces princes berbéro-romains de Byzacène ou de Numidie comme Cusina jouèrent un rôle essentiel dans la défense de l'Afrique byzantine. Déjà en 548, Jean Troglita\* n'avait pu remporter la victoire contre les tribus libyennes insurgées, et

notamment les fameux *Laquatan*<sup>\*</sup>, que grâce à eux. Jordanès, un contemporain, résume d'ailleurs cette guerre en ne disant pas un mot de l'armée byzantine : « Jean, dit-il, vainquit les Maures rebelles au moyen des Maures pacifiés. » Ce phénomène a continué ensuite comme le prouve, parmi d'autres, l'exemple du premier raid musulman qui vit la défaite de Grégoire à proximité plus ou moins relative de Sbeitla, en 647 : plusieurs sources arabes insistent sur le fait que l'exarque commandait une armée immense, composée de Byzantins mais aussi de Berbères. Or cette dualité est elle aussi exceptionnellement attestée par une source latine, la chronique mozarabe de 754, qui évoque, unis face aux musulmans, d'un côté Grégoire et la *decoritas Africae*, et de l'autre, une *acies Maurorum*. Ce soutien aux Byzantins, incontestable au regard d'une telle convergence de sources différentes, ne peut qu'être rapproché de celui de Cusina en 548 face à d'autres envahisseurs, et il s'inscrit à coup sûr dans la même logique : celle de traités passés avec des tribus du sud-ouest de la Byzacène et de l'Aurès sur le modèle de ceux de Jean Troglita, traités qui établissaient des tribus sur un sol provincial en échange d'une reconnaissance de la souveraineté impériale et de la fourniture à la demande de troupes d'appoint, au rôle militaire en fait essentiel.

- 18 Réinsérée dans la longue durée de cette histoire géopolitique et diplomatique, la carrière du vainqueur de ʿUqba à la fin du VII<sup>e</sup> siècle perd toute singularité. Une continuité directe de Cusina à Koceila s'impose à l'esprit, qui rend parfaitement compréhensible le succès du personnage auprès des Byzantins. En revanche, on voit difficilement comment, si on voulait faire de Koceila un « Marocain » ou un homme de l'extrême ouest de la Césarienne, on pourrait établir une telle continuité : on ne connaît aucun traité avec la Maurétanie, et aucune force auxiliaire maurétanienne berbère dans l'histoire byzantine en Afrique après 539. Tout devient alors extraordinaire et exceptionnel, avec un Koceila réussissant, quatre siècles avant les Almoravides, à unifier la quasi-totalité du Maghreb. G. Camps estimait une telle aventure possible. L'auteur de ces lignes ne le croit pas, mais aucune certitude n'est évidemment atteignable, étant donné la nature de nos sources. Si l'on privilégie le contexte géopolitique de la deuxième moitié du VII<sup>e</sup> siècle, il nous semble cependant qu'il faudrait plutôt conclure que Koceila devait être dans les années 670, lorsque les Arabes commencèrent à s'installer en Byzacène et à menacer la Numidie, une sorte d'exarque ou de préfet des Maures de l'Aurès et des régions voisines, jusque-là investi par les Byzantins. Bien connu d'eux, il a d'abord tâtonné face aux Arabes puis, devant la carence de l'empereur, pris seul la direction de la résistance, avec ses tribus mais aussi avec l'appui des autorités romaines locales.
- 19 Le but qu'il poursuivit alors nous échappe largement : selon Ibn al-Raḳīq et nombre d'auteurs plus tardifs, il semble avoir ménagé les Arabes restés à Kairouan et décidé de faire de cette ville sa capitale, ce qui laisserait deviner la volonté de créer un État de type nouveau, ouvert aux relations avec l'Islam. Mais ces rêves furent de courte durée, et son aventure se termina probablement avec l'assaut mené par Zuhayr ibn Kays vers 688. Dans l'Empire, son souvenir sombra dès lors avec celui des provinces qu'il défendit. En Afrique, en revanche, mêlé à la geste héroïque et contradictoire d'Abû-l-Muhâdjir et de ʿUqba ibn Nâfi<sup>c</sup>, il devint vite un personnage de légende, à travers lequel les temps obscurs de la conquête et de l'islamisation devinrent les commencements d'une nouvelle histoire des Berbères, qui effaça tout ce qui avait précédé.

---

## BIBLIOGRAPHIE

### Sources

- KHALÎFA IBN KHAYYÂT, 1995. *Târîkh*, éd. M. N. FAWWAZ et H. K. FAWWAZ, Beyrouth, p. 139 et p. 155.
- IBN 'ABD AL-HAKAM, 1931. *Kitâb Futuh Misr*, V, éd. C. C. Torrey, Yale, 1922 ; trad. GATEAU, *Revue tunisienne*, p. 256-259.
- IBN AL-RAQÎQ, 1990. *Târîkh Ifrîqiyya wa-l-Maghrib*, éd. A. A. ZAYDAN et E. O. MUSA, Tunis-Tripoli, p. 16-20.
- AL-MALIKI, 1969. *Kitâb Riyad al-Nufûs*, trad. partielle par H.R. Idris, dans *Revue des études islamiques*, t. XXXVII, 1, p. 136, 138-139, 141-142.
- AL-BAKRÎ [EL-BEKRI], 1913. *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. DE SLANE, Alger, p. 23, 151.
- Kitâb al-istibsâr*, 1899. trad. FAGNAN, RSAC, t. 33, p. 113.
- IBN AL ATHIR, 1901. *Al-Kâmil fî al-târîkh*, éd. TORNBERG, t. IV, p. 90-91 ; trad. FAGNAN, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, Alger, p. 23-26.
- AL-NUWAYRÎ, 1852. trad. DE SLANE, appendice au tome 1 de IBN KHALDÛN, *Histoire des Berbères*, Alger, p. 334-337 (également dans *Journal asiatique*, 3<sup>e</sup> série, t. XI, 1841, p. 127132).
- IBN 'IDHARI, 1901. *Al-Bayân al-Mughrib*, éd. G. S. COLIN et E. LÉVI-PROVENÇAL, t. 1, p. 28-29 ; trad. partielle par E. FAGNAN, t. 1, Alger, p. 18-21.
- 'UBAYD ALLÂH IBN SALIH, 1954. *Fath al-Arab li-l Maghrib*, trad. E. LÉVI-PROVENÇAL, « Un nouveau récit de la conquête de l'Afrique du Nord par les Arabes », *Arabica*, t. 1, p. 39 et 42.
- IBN KHALDÛN, 1852. *Kitâb al-'Ibar*, trad. DE SLANE, *Histoire des Berbères t. 1*, Alger, 211-213, et p. 286-290. *Liber Pontificalis*, 1955. éd. DUCHESNE, t. 1, Paris, p. 366.

### Travaux modernes

- BOUZID A., 1996. « Les Awraba de Kusayla. Essai de localisation et d'identification d'une entité berbère », *IBLA*, t. 59, n° 178, p. 217-232.
- CAMPS G., 1984. « *Rex gentium Maurorum et Romanorum* », *Antiquités africaines*, t. 20, p. 183-218.
- DIEHL CH., 1896. *L'Afrique byzantine*, Paris. DJAÏT H., 2004. *La fondation du Maghreb islamique*, Tunis.
- DUFOURCQ CH.-E., 1968. « Berbérie et Ibérie médiévales : un problème de rupture », *Revue historique*, t. 240, p. 293-324.
- LENOIR M., 1995. « De Kairouan à Volubilis », dans « *Alla Signorina* ». *Mélanges offerts à Noëlle de la Blanchardière*, Rome, p. 207-224.
- MARÇAIS G., 1953. « Sîdî 'Uqba, Abû l-Muhâjir et Kusayla », dans *Cahiers de Tunisie*, t. 1, p. 11-17.
- MODERANY., 2004. *Les Maures et l'Afrique romaine, IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle*, Rome.
- MODERAN Y., 2005. « Kusayla, l'Afrique et les Arabes », dans C. BRIAND (éd.), *Identités et cultures dans l'Algérie antique. Actes du colloque de Rouen, 16 et 17 mai 2003*, Rouen, p. 423-457.
- SIRAJ A., 1993. *L'image de la Tingitane*, Rome.
- TALBI M., 1982. « Kusayla », dans *Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., t.V, p. 521-522.

## NOTES

1. Il existe une racine lexicale berbère KSL, « enlever, emporter, ramasser... » (de Foucauld, *Dictionnaire touareg-français*, II, 1952, p. 919). Des formes proches existent dans l'onomastique berbère actuelle : *Aksil, Aksel...* [NDLR].

---

## INDEX

**Mots-clés** : Afârîq, Guerre, Ibn Khaldoun, Oqba